

L'œuvre de la Propagandastaffel par Werner Lange

A Paris, la *Propagandastaffel*, autrement dit le service de propagande allemand, occupait un immeuble moderne, cis au 52 de l'avenue des Champs-Élysées.

Affecté à la section culturelle, j'eus comme patron direct le lieutenant Lucht, proche collaborateur de Joseph Goebbels, ministre de la propagande du Reich. Certains le disaient même ami du Dr Goebbels, Notre section couvrait, principalement, trois domaines d'activité : le théâtre, la musique et les beaux-arts. Je fus chargé des beaux-arts, pour m'occuper, principalement, de tout ce qui était « art vivant » : des artistes eux-mêmes (peintres et sculpteurs), des expositions, des galeries, des salons et d'autres manifestations artistiques, grandes et petites. Les instructions étaient très claires : je devais espionner tout le monde et mettre mon nez partout. A cette époque-là, je connaissais déjà bien la politique culturelle du régime nazi : elle consistait à étouffer toute action nouvelle et à imposer aux artistes la ligne du parti. La lutte contre « l'art dégénéré » avait considérablement asséché le terrain. Car tout ce qui n'était pas conforme était « dégénéré » et donc, condamné à mort. Barlach, Pechstein, Kokoschka étaient mis à l'index. Ils n'avaient plus le droit de travailler, ne pouvaient exposer et leurs œuvres avaient été enlevées des musées. Le Bauhaus, berceau de l'art moderne, dut fermer ses portes, et les artistes qui y enseignaient durent quitter l'Allemagne. Ce fut le cas de Klee, de Kandinsky, de Gropius et de bien d'autres. Les artistes étrangers, n'y échappaient pas non plus. Des tableaux de Matisse, Léger ou Picasso furent décrochés et disparurent à jamais.

Je savais tout cela. Et je ne l'approuvais pas. Mais mon statut militaire exigeait de moi une attitude contraire tant à mes convictions qu'aux vraies valeurs de l'art. Telles que je les concevais, en tout cas. Je ne pouvais obéir aux ordres de la *propagandastaffel* ; or, j'étais obligé de le faire. Il fallait donc que je fasse preuve d'humanité, que je m'adapte aux situations pour éviter de me faire des reproches à moi-même. Je crois, sans fausse modestie, avoir réussi à ménager la chèvre et le chou, car aucun reproche ne m'a finalement été fait par mes amis français, ni pendant ni après la guerre. Je pus, d'ailleurs, revenir en France après la guerre, y retrouver des amis fidèles, m'y installer même.

(Lange, 2015, pp.19-20)

(...) aucun vernissage ne pouvait avoir lieu sans ma signature accompagnée d'un coup de tampon. (...) La galerie Odette Patridès avait l'exclusivité des œuvres d'Utrillo. Elle présentait en permanence ses toiles récentes, car ses tableaux de Montmartre avaient beaucoup de succès ; elle publiait aussi des monographies et avait donc chaque fois besoin de mon Imprimatur. Tout comme Louis Carré qui organisa une exposition des dessins et pastels de Maillol et publia, à cette occasion, un album contenant toutes les œuvres exposées. Album préfacé par Maurice Denis et Pierre du Colombier.

(Lange, 2015, pp.25-26)

La *Propagandastaffel* était soumise à l'autorité de l'administration militaire qui se trouvait, je l'ai déjà dit, dans le vieux bâtiment de l'hôtel Majestic, tout près de l'Etoile, avenue Kléber. Heureusement, je n'avais pas à me rendre dans cet ancien palace et n'y allais en fait qu'une fois par an. Et encore était-ce pour me rendre au bureau de distribution de charbon, avant le début de la saison froide. Les chefs de ce service ingrat défilaient, et chaque année je me trouvais devant une nouvelle tête, obligé de refaire le même cirque que l'année précédente. Muni d'une longue liste, je demandais des tonnes de charbon pour mes peintres. Chaque fois on m'opposait un refus, justifié par le fait que le charbon était destiné en priorité aux Allemands vivant à Paris. Patiemment, j'expliquais au nouveau chez, comme je l'avais fait à l'ancien un an auparavant, que les artistes-peintres étaient aussi des êtres humains, et qu'ils craignaient le froid. Cela donnait à peu près ceci : « Dans les grands ateliers il fait beaucoup plus froid que dans les appartements. Et mettez-vous à la place des modèles qui doivent poser à poil, alors qu'il gèle. Allez donc voir dans vos dépôts et délivrez-moi ce que je vous demande. »

C'était, bien sûr, plus long que ces quelques lignes, mais j'arrivais toujours à mes fins et quittais le Majestic le sourire aux lèvres et les bons de charbon dans la poche.

(Lange, 2015, pp.32-33)

Quelques jours à peine après son retour d'Allemagne, je rendais visite à André Derain, Je n'avais aucune affaire particulière à régler avec lui, j'étais simplement curieux de connaître ses impressions. « Ce fut long, très long, me dit-il. Et tout au pas de course. Mon fils est heureux des jouets que je lui ai ramenés de Nuremberg. Et s'il est heureux, je suis heureux aussi. Voilà ! »

Cela dit, je n'eus pas besoin de me déplacer beaucoup car les artistes ayant participé au périple s'étaient succédé dans mon bureau dans les jours qui ont suivi leur retour. Et ils ne venaient pas les mains vides. Chacun apportait une œuvre, quand ce n'était pas deux ou trois. Quelqu'un leur avait suggéré de remercier le Dr Goebbels, pour un si beau voyage.

Vlaminck arriva avec une très belle gouache, représentant un paysage hollandais. Segonzac apporta un magnifique dessin de Provence. Derain avait sorti de son atelier une splendide sanguine représentant une femme debout... Bref, j'avais soudain dans mon bureau une collection qui aurait fait pâlir d'envie tout collectionneur averti ! Très représentative de surcroît, du meilleur de l'art français de l'époque.

Ces chefs-d'œuvre traînaient toujours dans mon bureau, il n'y a pas d'autre mot, quand René d'Uckermann de chez Flammarion vint me voir pour des histoires d'édition. Très impressionné, il me dit qu'il manquait à ce magnifique ensemble une belle présentation : passe-partout et coffret cadeau en beau cuir. Il offrit très gentiment les services des Editions Flammarion pour s'en occuper. J'acceptais avec joie, heureux d'être débarrassé de la corvée, et aussi parce que je savais que ce serait bien fait. Flammarion était tout de même une très belle maison. Les cadeaux étaient si nombreux que plusieurs voyages en voiture furent nécessaires pour transporter toutes ces œuvres jusqu'au numéro 26 de la rue Racine.

Le temps passant, je ne m'en étais plus vraiment occupé, puis je dus quitter Paris. J'ai souvent repensé à cette histoire, en espérant que ces cadeaux si naïvement offerts à Goebbels, ne furent pas utilisés comme éléments à charge, au cours des procès que l'on fit à tous ces grands artistes, après la guerre.

A dire vrai, j'ignore ce que ces œuvres sont devenues.

(Lange, 2015, pp.91-92)